

Qu'est-ce qu'une trace de guerre? Eléments de réflexion pour un programme de recherche

François Cadiou et Milagros Navarro Caballero*

Cette publication est le résultat d'une rencontre scientifique qui a eu lieu à Madrid les 23 et 24 novembre 2007 à la Casa de Velázquez (Madrid) dans le cadre d'un programme de recherche franco-espagnol intitulé "La guerre et ses traces. Conflits et sociétés en Hispanie à l'époque de la conquête romaine (III^e-I^{er} s. a.C.)"¹. C'est la toute nouvelle Agence Nationale de la Recherche (ANR) française qui, dans le cadre de sa section thématique "Conflits, guerres, violence", a permis de financer ce projet (identifié sous l'appellation Guerra Hispania) dont l'objectif central est de revenir sur la place qu'il convient d'attribuer à la guerre et à la violence dans les relations entre Rome et les peuples hispaniques de 218 a.C. jusqu'à l'époque augustéenne. Il ne s'agit pas, bien entendu, de remettre en question l'importance indéniable de la guerre dans la péninsule Ibérique à l'époque républicaine, mais plutôt de proposer un début de réflexion sur la manière dont nous sommes en mesure aujourd'hui d'appréhender un tel phénomène et d'en restituer la complexité. L'omniprésence des récits d'opérations militaires dans les sources littéraires grecques et romaines, qui caractérise assurément le corpus fourni des textes se référant à l'Hispanie des II^e et I^{er} s. a.C., donne l'impression

d'une expansion reposant exclusivement sur une conquête violente et sur l'intervention des légions. La tentation peut être grande dès lors de rapporter à un tel contexte nombre de vestiges matériels datables avec plus ou moins de précision de cette période. D'un autre côté, compte tenu de ce que nous savons des centres d'intérêt des auteurs anciens, on peut se demander si ces récits ne contribuent pas d'une certaine façon à surreprésenter une forme de conflictualité dans les rapports qui s'établissent entre les sociétés entrant alors en contact dans le contexte de l'expansion romaine dans cette région. Les difficultés posées de ce point de vue par la lecture et par l'interprétation de la documentation se reflètent assez bien dans les divergences qu'on relève dans la recherche actuelle: alors que certains préfèrent minimiser l'impact quotidien de la guerre en donnant davantage d'importance aux relations socioculturelles, d'autres considèrent la péninsule Ibérique républicaine comme une zone de conflit permanent dont les aspects civils, sans être inexistantes, passaient au deuxième plan.

Derrière ces hésitations et ces contradictions apparentes se pose au fond une question si évidente qu'on oublie parfois d'en tenir compte, celle de la nature de

* Institut Ausonius, CNRS-Université de Bordeaux III.
1 Dirigé par Milagros Navarro Caballero, ce programme réunit des chercheurs des Universités espagnoles de Alcalá de Henares, Autónoma de Madrid, Complutense de Madrid,

León, Salamanca et Zaragoza, ainsi que des chercheurs de l'Université de Toulouse II, et de Rennes II, avec l'Institut Ausonius, CNRS-Université de Bordeaux III.

nos sources et des correspondances que nous choisissons d'établir entre elles, en particulier lorsque, inévitablement, nous sommes amenés à confronter sur ce sujet sources écrites et sources matérielles. L'ambition initiale du projet dont procède la présente table ronde consiste donc à s'interroger sur le type d'information auquel nous pouvons avoir accès en l'état de notre documentation. Le problème peut être résumé simplement: à partir des données disponibles, que sommes-nous en droit de considérer avec certitude ou probabilité comme une trace de guerre et de violence dans l'Hispanie républicaine? En-dehors des mentions explicites des textes, peut-on envisager, sur le plan matériel, de retrouver de telles traces en quantités suffisantes pour construire un discours historique sur la question? Une telle réflexion de méthode constitue à nos yeux un préalable indispensable à toute discussion d'ensemble. De ce point de vue, seul un examen systématique et exhaustif des traces susceptibles d'avoir été laissées par la guerre, aussi bien dans les paysages que dans les sociétés, nous semble de nature à alimenter et, espérons-le, à renouveler le débat.

Conçue comme un cadre essentiellement méthodologique et théorique destiné à amorcer la réflexion dans une telle perspective, la table ronde qui fait l'objet de la présente publication entendait pour une part répertorier certaines des idées reçues et souvent préconçues sur les vestiges généralement associés aux conflits dans l'historiographie relative à la péninsule Ibérique. Cependant, elle avait surtout pour ambition, d'autre part, de proposer des critères permettant de dépasser ces a priori pour asseoir la recherche de ces traces sur des bases aussi fermes que possible. Il a semblé en outre indispensable d'élargir d'emblée la discussion au-delà de l'Hispanie républicaine afin de s'interroger sur une éventuelle spécificité des problèmes liés à la période de la conquête romaine dans cette région. Aussi les questionnements propres à la péninsule Ibérique des III^e-I^{er} s. a. C. sont-ils confrontés, pour la Péninsule, aux dossiers plus riches de l'archéologie militaire du Haut-Empire (M. Gómez Barreiro et Á. Morillo Cerdán, E. Martín Hernández, F. Didierjean) mais aussi à la façon dont des traces similaires sont interprétées dans d'autres aires géographiques et notamment dans la Gaule voisine (S. Krausz, F. Verdin, E. Rousseau). Pour ce faire, le propos est divisé en quatre parties: la question des champs de bataille, de leur repérage et de leur analyse; le problème de l'identification des vestiges de camps militaires ou de fortins romains; les traces laissées par d'éventuels conflits sur les *oppida* indigènes; l'anthropologie de guerre comme moyen d'analyse de traces culturelles. Chaque fois qu'il a été possible, la démarche suivie est la même, du plus général au plus

particulier: à des exposés proposant une réflexion globale, à caractère théorique, succèdent ainsi des études de cas plus concrètes.

Dans l'ensemble, les contributions réunies ici mettent bien en évidence l'existence dans la documentation d'un nombre important d'éléments de toutes sortes qui sont généralement sollicités en tant que traces potentielles de conflits: les *militaria* (F. Quesada Sanz, J. Gómez-Pantoja et F. Morales Hernández, F. Verdin), les enceintes de camps (M. Reddé, Á. Morillo Cerdán, F. Didierjean), les fortifications (P. Moret, S. Krausz, D. Hourcade), la numismatique (Á. Morillo Cerdán et M. Gómez Barreiro), la céramique (A. Gorgues et F. Cadiou, E. Martín Hernández), les restes humains (L. Rousseau), sans oublier bien entendu les mentions des textes littéraires (G. Sopena Genzor). Ainsi, L. Berrocal-Rangel cherche à proposer pour l'Hispanie celtique une typologie des données matérielles variées qui peuvent refléter aux yeux des archéologues l'impact des faits de guerre sur les sites d'habitat indigènes. Il rappelle d'ailleurs à ce propos que les différences qui pouvaient exister entre les conflits survenus lors des étapes successives de la conquête (guerre de mouvement ou de position) pèsent évidemment sur notre capacité à en détecter les traces sur le terrain. De ce point de vue, les indices de l'abandon brutal d'un site par ses habitants demeurent ceux qui, dans l'idéal, lui paraissent les plus révélateurs d'une violence de guerre. Un constat similaire est dressé par F. Verdin pour la Gaule méridionale, pour laquelle on dispose d'un certain nombre de sites associant clairement *militaria* et niveaux de destruction, en particulier en Provence, dans l'arrière-pays de Marseille pour une période comprise entre la fin du III^e s. et le milieu du I^{er} s. a.C. Par ailleurs, comme le rappelle Á. Morillo, nombreux sont les vestiges qui, dans la péninsule Ibérique, sont interprétés comme des camps romains ou, du moins, comme des traces d'une présence militaire romaine. De fait, les prospections terrestres ou aériennes révèlent régulièrement de nouvelles données: la contribution de F. Didierjean en est ici une bonne illustration, puisqu'elle revient sur des sites déjà connus tout en révélant des traces inédites. Ceci nous fournit l'occasion de préciser que, parmi les objectifs du programme Guerra Hispania, figure un important volet de prospections aériennes dont l'article de F. Didierjean présente les premiers résultats publiés.

Au-delà des divergences d'approche qui, dans le détail, séparent les différentes contributions regroupées dans ce volume, il est néanmoins frappant que toutes insistent, de façon assez unanime, sur les problèmes qui se posent dès lors que l'on cherche à identifier et à caractériser plus précisément toutes ces traces. Il nous semble que cette circonspection consti-

tue le premier acquis qui se dégage de la confrontation des dossiers lors de cette Table Ronde. Derrière l'abondance apparente (mais toute relative) de la documentation, chacun met ainsi l'accent sur l'inégale valeur des données disponibles. Beaucoup de vestiges n'ont jamais été fouillés ou bien leur interprétation dépend d'interventions archéologiques anciennes dont les méthodes demandent aujourd'hui à être critiquées, voire radicalement revues. Quant à l'apport incontestable de la photographie aérienne, il est tempéré par l'impératif que constitue la vérification au sol, par le biais d'une intervention archéologique, pour établir la morphologie et la chronologie des structures observées: autant d'opérations indispensables qui, pourtant, dans la pratique, demeurent assez souvent au stade de l'intention. La prudence et les interrogations qui traversent l'ensemble des communications reflètent assez bien la problématique autour de laquelle gravite cette notion de trace de guerre. Comme on vient de le rappeler, repérer des traces se révèle assez aisé, mais leur interprétation est plus complexe. Alors que les fortifications constituent peut-être les signes les plus durables et les plus visibles dans le paysage du rapport d'une communauté à la guerre, la construction ou la réfection d'une muraille urbaine renvoie, comme l'écrit D. Hourcade, à un autre moment que celui du conflit armé proprement dit. De même, la présence d'armes à l'intérieur des villes peut-elle tenir à des motifs très divers, parmi lesquels la prise violente de l'agglomération n'est pas toujours la plus probable. Dans le même esprit, pour affirmer l'existence de traces de guerre sur les habitats indigènes, le seul critère de l'abandon du site n'est pas du tout suffisant: c'est la réunion de plusieurs critères (abandon définitif, présence de niveaux de destructions avérés, *militaria* significatifs,...) qui peut faire sens. Or malgré ce que l'on a écrit jusqu'à présent, très peu de sites d'habitats indigènes hispaniques présentent tous ces critères réunis. Par ailleurs, la violence n'implique pas nécessairement la guerre. Aussi la découverte à la Grande Halle d'Auvergne d'un corps aux mains liées et présentant des lésions traumatiques dues à des coups violents peut-elle se révéler difficilement explicable: selon E. Rousseau, l'hypothèse d'un contexte guerrier n'est probablement pas à privilégier pour rendre compte des circonstances qui ont produit ce cas unique de décapitation attesté en Gaule. Enfin, la présence militaire n'est pas non plus synonyme de guerre. Certes, les progrès de l'archéologie ont permis incontestablement de dégager un registre archéologique caractéristique des camps romains du Haut-Empire (Á. Morillo), auxquels étaient notamment associés un type spécifique de gobelets à parois fines céphaloformes (E. Martín Hernández) ainsi qu'un approvisionnement monétaire particulier, comme l'illus-

tre le cas de la *legio IV Macedonica* à Herrera de Pisuegra (Á. Morillo Cerdán et M. Gómez Barreiro). Ces critères nous aident aujourd'hui à identifier les établissements militaires romains sur le terrain, mais sans que l'occupation de ces sites soit forcément liée à un contexte de guerre, puisqu'aucune n'est attestée pour le I^{er} s. a.C. De ce point de vue, il est intéressant de noter qu'Á. Morillo souligne qu'en l'état actuel des choses, nous n'avons pas à notre disposition, pour l'époque des guerres de conquête, de grille d'interprétation aussi complète et aussi solide que pour la période postérieure qui puisse nous permettre de caractériser à coup sûr les sites relatifs à ces campagnes militaires. En ce sens, –et ce n'est pas totalement surprenant–, l'armée qui s'établit durablement dans un contexte pacifié laisse des traces plus reconnaissables que celle qui participe aux conflits dont les sources littéraires se font l'écho.

On retrouve ici la question de l'articulation entre sources écrites et sources matérielles que nous avons évoquée précédemment et qui fournit l'arrière-plan de bon nombre des réflexions présentées lors de cette table ronde. Sur le plan méthodologique, le constat d'une aporie est globalement dressé: chacun dénonce à sa manière la tentation, plus fréquente qu'on veut bien le penser, de retrouver sur le terrain une traduction concrète (voire littérale) des récits ou des descriptions transmis par les textes. Ainsi M. Reddé montre très clairement que recourir aveuglément à Polybe ou au Pseudo-Hygin, –malgré la richesse de ces textes fondamentaux et leur utilité indéniable–, pour interpréter de façon fiable des réalités archéologiques qui sont d'un tout autre ordre ou bien qui ressortissent d'un horizon chronologique très différent conduit inévitablement au contresens et contribue à figer la réflexion sur la castrametation républicaine dans un cadre très artificiel. De l'aveu même de l'auteur, il ne s'agit pas de disqualifier le témoignage des textes dans le raisonnement archéologique, bien au contraire, mais d'appeler à un usage raisonné de ceux-ci, c'est-à-dire de les reconnaître pour ce qu'ils sont – ou, plus exactement, pour ce qu'ils ne sont pas. La contribution de P. Moret sur le Castellet de Banyoles (Tivissa), mis en rapport avec un paragraphe peu commenté de la *Syntaxe mécanique* de Philon de Byzance (V A 61), illustre d'ailleurs assez bien tout le parti qu'il est légitime de tirer de tels rapprochements, à condition que ceux-ci soient appuyés sur une méthodologie rigoureuse. Exprimées ici à propos de typologies de structures défensives et de leur évolution, ces précautions de méthode valent cependant dans tous les cas de figure, en particulier dès lors que l'on cherche à rattacher une réalité archéologique à des événements connus: en effet, même lorsque les traces détectées dans le registre

matériel peuvent raisonnablement être mises en relation avec la guerre, il apparaît toujours très difficile, en règle générale, de parvenir à les contextualiser historiquement, c'est-à-dire à les attribuer à un conflit particulier, rapporté par la tradition littéraire. Il est du reste révélateur que l'enquête de P. Moret finisse par privilégier l'hypothèse de conflits internes aux peuples hispaniques, passés ordinairement sous silence par les auteurs anciens, plutôt qu'entre ces peuples et les conquérants romains. Comme le font valoir également L. Berrocal-Rangel et Á. Morillo Cerdán, la difficulté à faire coïncider sources littéraires et réalités archéologiques peut sans doute s'expliquer dans certains cas par le silence des premières qui sont les seules à nous renseigner sur la nature des conflits qui se sont produits dans telle ou telle région à une époque donnée. Toutefois, même lorsque de telles mentions existent dans les textes, il s'avère souvent extrêmement hasardeux de tenter de les mettre en rapport avec les vestiges matériels découverts sur le terrain. La plupart des contributions insistent sur ce point, en rappelant à ce sujet les différences de nature, trop souvent sous-estimées, qui existent entre la perspective événementielle fournie par les récits des sources littéraires et les datations archéologiques, qui n'ont que très exceptionnellement l'occasion de se recouvrir. A. Gorgues et F. Cadiou prennent ainsi l'exemple de l'usage qui est souvent fait de la présence de céramique italique d'importation pour montrer que l'établissement de la chronologie des sites à partir de ce type de matériel ne peut jamais aboutir qu'à des datations approximatives, par grandes phases dont les délimitations présentent un caractère inévitablement conventionnel. Il est donc illusoire de chercher à démontrer uniquement –ou même principalement– sur cette base la relation d'un site avec un conflit daté. À titre de comparaison, alors que les événements de la guerre des Gaules sont documentés de façon assez détaillée par le texte de César, nous sommes pourtant, selon S. Krausz, dans l'incapacité de prouver archéologiquement que le rempart massif de Châteaumeillant, l'antique *Mediolanum*, a bien été élevé à l'occasion de ce conflit, même s'il s'agit de l'hypothèse la plus vraisemblable. Nous avons évoqué précédemment le fait qu'on ne saurait se résoudre à faire dire aux textes anciens ce qu'ils ne disent pas. De même, comme le rappelle S. Krausz dans sa conclusion, on ne saurait demander aux vestiges archéologiques ce qu'ils ne peuvent raconter. En quelque sorte, si l'on veut résumer certaines des idées fortes qui émergent des travaux réunis dans ce volume, on peut donc affirmer que, pour la période et l'aire géographique traitées ici, il est possible sur le plan méthodologique de mettre en évidence des traces de guerre; en revanche, il est beaucoup plus difficile

d'identifier celles d'une guerre mentionnée par les sources. Aujourd'hui au nombre d'une dizaine, les *glandes* portant l'inscription ΑΙΤΟΛΩΝ, retrouvées selon toute vraisemblance sur les sites numantins ou à proximité, constituent des témoignages explicites de l'implication de contingents de frondeurs étoliens au cours d'opérations romaines contre Numance. Mais lesquelles? Il est frappant qu'à l'issue de leur enquête minutieuse sur ce dossier, J. Gómez-Pantoja et F. Morales Hernández estiment que ces trouvailles, pourtant spectaculaires à première vue, éclairent moins les phases mal établies d'occupation des sites autour de Garray et de Renieblas que certains aspects méconnus du devenir de la Ligue étolienne au II^e s. a.C. Le silence des sources littéraires quant à une éventuelle participation étolienne aux guerres celtibères ainsi que les obscurités relatives au contexte exact de découverte de ces objets limitent en effet l'interprétation historique que l'on peut faire de telles données isolées.

Puisque, pour toutes les raisons évoquées précédemment, les éventuelles traces matérielles des conflits ne sauraient être identifiées comme telles par le simple rapprochement de la trame événementielle, reconstruite grâce aux récits des sources littéraires, avec les réalités archéologiques, celles-ci doivent être analysées pour elles-mêmes, hors de toute logique de subordination dans laquelle les vestiges matériels pourraient fournir une illustration aux affirmations des auteurs anciens, ou bien, au contraire, dans laquelle les précisions données par les textes serviraient d'alibi à l'interprétation archéologique. Si la nécessité d'élaborer une méthodologie spécifique ressort donc clairement des différentes discussions, c'est bien évidemment à propos du cas particulier des champs de bataille qu'elle trouve son expression privilégiée. À partir d'un état de la question appuyé sur un rappel historique du développement de cette branche un peu particulière de l'archéologie qui a su imposer depuis peu sa légitimité scientifique, la synthèse proposée par F. Quesada Sanz met bien en évidence le besoin d'une telle méthodologie, face aux différents problèmes rencontrés pour identifier les traces tout particulièrement fugaces laissées par les combats antiques. Sans compter le passage du temps, les conditions même du déroulement des batailles dans l'Antiquité comme leurs conséquences immédiates (destruction ou exposition des cadavres, récupération des pièces métalliques d'armement) compliquent généralement jusqu'à l'identification même du lieu de ces événements par nature éphémères, même lorsque ceux-ci sont évoqués par des textes qui sont d'ailleurs souvent eux-mêmes trop imprécis. Sauf rares exceptions (comme à *Valentia*, par exemple), les traces qui en subsistent ne peuvent donc être que marginales (monnaies, clous de sandales,

petits *militaria*, restes d'armes de jet abîmées) et leur lecture ne peut dès lors s'effectuer que par l'interprétation de leur distribution sur de très vastes espaces, ce qui suppose un recours à des techniques spécifiques, comme le détecteur de métaux ou encore les précieuses ressources offertes désormais par les programmes SIG².

Éphémères, marginales, souvent ambiguës: autant de qualificatifs appliqués aux traces des batailles antiques qui nous semblent exprimer plus généralement les caractéristiques des vestiges dont différentes catégories, parmi les principales, sont analysées dans cet ouvrage. Les traces des guerres de l'Antiquité peuvent-elles, par nature, se lire dans le paysage, en dehors de cas de dépôts scellés peu fréquents? C'est en fin de compte la question qui revient à juste titre en arrière-plan de la plupart des contributions. De ce point de vue, cette Table Ronde a permis de mettre en évidence un point commun aux réflexions des uns et des autres: pour appréhender le phénomène, il faut tenir compte de la gestion de l'après-conflit puisque celle-ci pèse nécessairement sur les données susceptibles d'être parvenues jusqu'à nous. En effet, en règle générale, les traces du conflit lui-même avaient tendance à disparaître. De même que les ossements des Cimbres tués à la bataille d'Aix en 102 a.C. furent, dit-on, récupérés par les populations du voisinage pour construire les clôtures de leurs vignes, de même les agglomérations qui n'étaient pas abandonnées après un assaut, un siège ou un blocus, ne pouvaient se permettre de rester ensuite dans la désolation et dans les ruines: la reconstruction et la modification du paysage étaient la norme dans les lieux qui continuaient à être habités. Or, contrairement à ce qu'on pense parfois, cette situation dut être la plus fréquente, car l'abandon définitif d'un site après sa prise violente paraît demeurer une exception par rapport à celui qui pouvait survenir pour d'autres motifs. Si la bibliographie hispanique a l'habitude d'expliquer systématiquement la disparition des habitats indigènes par la guerre, il n'en reste pas moins que la définition archéologique des traces de l'abandon brutal d'un site par ses habitants demeure une question controversée. La reprise du cours normal de la vie et des activités humaines avait une tendance naturelle à faire disparaître les cicatrices les plus visibles des conflits. Seul le hasard, comme à Valence, et, parfois le besoin symbolique, ont permis leur conservation et leur découverte.

Ainsi, au terme de la réflexion amorcée lors de ces journées de Madrid, il nous semble que l'un des problèmes qui entoure la définition et l'identification de traces de guerre, dans la péninsule Ibérique comme ailleurs, est que l'on met parfois sur le même plan deux types d'informations, qui bien qu'extrêmement liées sont souvent chronologiquement et historiquement différentes. Il convient ainsi de bien distinguer ce qu'on pourrait appeler les traces directes d'un conflit de ses traces indirectes. Parmi les premières, on doit compter les vestiges des champs de bataille, les preuves de la destruction d'une ville et de son abandon subit en raison d'une attaque, les charniers ou les camps militaires de campagne, c'est-à-dire celles dont nous avons vu qu'elles étaient les plus difficilement repérables dans la documentation. Parmi les secondes, il faut placer l'ensemble des conséquences matérielles, sociales, culturelles et mêmes politiques provoquées par un climat continu de guerre et de violence. Or ce sont précisément ces types de traces qui sont les plus nombreuses. La violence sous toutes ses formes, ainsi que les conflits, ont imposé des changements brutaux qui ont affecté la vie des peuples hispaniques, mais aussi celle des Romains eux-mêmes. Ces changements ont eu des répercussions dans l'économie comme dans la société, où les valeurs guerrières et leurs symboles sont mis en exergue. Toutes ces manifestations se reflètent, de façon plus ou moins nette, dans les textes littéraires qui évoquent des sociétés militarisées dont le chef est le dirigeant de l'armée. À certains égards, elles peuvent se lire aussi dans les transformations des habitats, tant dans leur hiérarchie que dans leur structure ou dans les manières de construire. Certaines de ces transformations socioculturelles s'observent parfois dans l'iconographie, dans la numismatique et dans le peu d'épigraphie que l'on possède. On peut y ajouter le déploiement de l'armée romaine à l'intérieur des sites indigènes, défendu aujourd'hui par un certain nombre de chercheurs, comme en attestent ici certaines des remarques de M. Reddé ou de Á. Morillo. Ce sont ces traces –celles que L. Berrocal dénomme critères passifs– que nous trouvons en priorité et même en quantité, sans qu'on puisse les relier à un conflit en particulier. Ce sont elles aussi qui ont souvent contribué à orienter le débat et à fonder des conclusions parfois hasardeuses sur lesquelles les pistes de recherche esquissées dans la présente publication voudraient ainsi permettre d'engager la discussion.

2 Les meilleurs exemples nous en sont donnés par les recherches sur le site de Kalkriese, lieu probable de la défaite de Varus en 9 p.C., ou, en ce qui concerne la péninsule Ibérique, par les premiers résultats obtenus par l'équipe dirigée par Arturo Ruiz sur le site du Cerro de las Albahacas (Jaén, Andalousie), lieu supposé de la bataille de *Baecula* en 208 a.C. Lors de la Table Ronde de Madrid, A. Ruiz, J. P.

Bellón et F. Gómez ont d'ailleurs bien voulu présenter aux participants les principes de méthode qui ont guidé leurs travaux ainsi que quelques-unes de leurs découvertes récentes, ce dont nous les remercions ici chaleureusement. S'agissant de données inédites en cours d'étude, celles-ci feront cependant l'objet d'une publication ultérieure.

Pour finir cette brève présentation, il nous est agréable de remercier une nouvelle fois les membres du programme et les participants à la Table Ronde. Notre gratitude s'adresse également à la Casa de Velázquez, et à son directeur, Monsieur Jean-Pierre Étienne ainsi qu'au directeur d'études de la section d'Histoire Ancienne et Médiévale, Monsieur Daniel Baloup, sans qui cette manifestation n'aurait pu se

dérouler dans les mêmes conditions. Nous remercions enfin María Angeles Magallón et Elena Maestro pour avoir accepté de publier notre rencontre dans ce numéro spécial de la revue *Salduie*, ainsi que Manuel Martín-Bueno, directeur du *Grupo Urbs*, pour l'aide financière et scientifique apportée à la réalisation de ce volume.